

# Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Imágenes en movimiento, 2006

---

Alain Musset

## Le Nouveau Monde

De Terrence Malick, Etats-Unis, 2005, 2h26.

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Referencia electrónica

Alain Musset, « Le Nouveau Monde », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Imágenes en movimiento, 2006,

Puesto en línea el 11 avril 2006. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index2223.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index2223.html>

Document généré automatiquement le 29 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Alain Musset

## Le Nouveau Monde

De Terrence Malick, Etats-Unis, 2005, 2h26.



- 1 L'histoire de la conquête du Nouveau Monde par les Européens semble devoir se résumer au destin de deux femmes chargées d'assurer le truchement entre les deux mondes et de jouer le rôle d'intermédiaire amoureuse ou de grande traîtresse : au Nord, Pocahontas, au Sud, La Malinche. Quand Cortés débarque en 1519 sur les côtes du Tabasco, un cacique désireux de lui plaire lui offre vingt femmes dont une superbe jeune fille, Malintzin (la Malinche), rebaptisée Marina. Celle-ci deviendra sa maîtresse et ses capacités linguistiques lui serviront à maîtriser le secteur stratégique de la traduction dans ses relations avec les peuples indigènes, jusqu'à son entrée triomphale dans la capitale aztèque. Après la chute de Mexico-Tenochtitlan, Cortés la marie à l'un de ses lieutenants, non sans avoir reconnu le fils qu'elle lui avait donné, Martin. Dans la mémoire collective mexicaine, la Malinche représente la femme indigène séduite et abandonnée, fascinée et révoltée par le *conquistador*. Elle est l'incarnation des peuples précolombiens trahis et vaincus, mais aussi la responsable de l'effondrement de la civilisation aztèque : « Toi l'hypocrite qui te montres humble devant l'étranger / mais qui écrases de ta superbe tes frères du peuple / Oh Malédiction de la Malinche, maladie des temps présents / Quand quitteras-tu ma terre... ? » (*Maldición de la Malinche, corrido* de Gabino Palomares). C'est pourquoi la belle Malintzin n'occupe qu'une place limitée dans l'historiographie officielle qui préfère exalter la résistance et la mort tragique du dernier empereur, Cuauhtémoc, « l'aigle qui tombe », torturé et assassiné par Cortés. Dans un pays essentiellement métis, le choix d'occulter la vie et les choix de la Malinche, symbole de l'union physique entre l'homme européen et la femme indigène n'est pas anodin.
- 2 Le cas de Pocahontas est complètement différent puisque dans un monde anglo-saxon où le métissage est non seulement rare mais généralement reprouvé, la vie de Pocahontas (vers 1595-1617), est devenue un sujet de légende et a fait l'objet de nombreuses adaptations littéraires et cinématographiques – la plus récente avant le film de Terrence Malick étant le dessin animé de la *Walt Disney Company* en 1995. Pocahontas ou plutôt Matoaka, comme elle était appelée dans sa tribu, était la fille du chef de la confédération de tribus des Powhatans. Elle a semble-t-il joué un rôle important dans l'établissement de bonnes relations entre sa

communauté et les colons anglais de Jamestown (Virginie) en sauvant en 1607 la vie du capitaine John Smith (1595-1617), alors qu'il était sur le point d'être exécuté en représailles de massacres commis par ses compagnons. Le réalisateur insiste sur le rôle d'intermédiaire de la jeune amérindienne, présentée comme celle qui établit le contact avec les nouveaux arrivants et qui permet l'échange par le langage, comme l'avait fait avant elle la Malinche avec Cortés. En 1611, au cours d'un nouveau conflit évoqué de manière elliptique dans le film, elle est retenue en otage à Jamestown pour obtenir le retour de prisonniers anglais faits par son père. L'année suivante, elle devient le symbole de l'assimilation des Indiens (ou de leur acculturation) en se convertissant au christianisme et en prenant le nom de Rebecca – tout comme Malitzin était devenue Marina presque un siècle plus tôt. En 1613, abandonnée par John Smith, elle épouse le colon John Rolfe (1585-1622) à qui elle donnera un fils. En 1616 elle part vers l'Angleterre ou elle est reçue à la cour de Jacques I<sup>er</sup>, mais lors de son voyage de retour vers l'Amérique elle tombe malade et meurt au large de Gravesend dans le Kent, ce qui permet au film de terminer là où l'aventure coloniale a débuté.

- 3 Cependant, malgré les apparences, la rencontre de la vieille Europe et du Nouveau Monde n'est pas vraiment le sujet du film de Terrence Malick, même si le chef de l'expédition rappelle aux colons fraîchement débarqués qu'ils sont là pour entamer une nouvelle vie, meilleure et plus juste, et même si le capitaine Smith, dans un grand élan de tendresse, enlace la jeune Pocahontas et lui susurre à l'oreille : « You're my America ». Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Malick s'amuse à tromper les spectateurs puisque le sujet de *La Ligne rouge* (1998) n'était pas la guerre du Pacifique, mais l'itinéraire spirituel des soldats de base confrontés à la souffrance et à la mort. En fait, pour ce réalisateur atypique, la Virginie de 1607 n'est que le cadre géographique et historique d'une réflexion portant sur le rapport à l'autre, sur l'amour et sur le développement durable.
- 4 S'inscrivant dans la lignée politiquement correcte d'une « renaissance ethnique » qui rend enfin justice aux Amérindiens, après plusieurs siècles d'oppression économique et politique et de caricature cinématographique, Malick expose clairement ses choix : les Indiens sont gentils, propres sur eux et bons par nature. Ils ne connaissent ni l'envie, ni le besoin, ni la jalousie. Ils ne font jamais la guerre entre eux pour ne pas risquer de fâcher la Terre Mère. Les Anglais, en revanche, sont affreux, sales et méchants. Ils ne parlent pas, ils éructent, et la bave coule sur leur barbe mal rasée. Ils sont avides, lâches et menteurs. D'ailleurs, l'un des colons proclame que « la conscience est un fléau » et Smith préfère le dire franchement à Pocahontas : « Don't trust me » – et il a bien raison (ce qui nous ramène au problème du poète crétois déclarant que tous les Crétois sont des menteurs).
- 5 Le caractère hautement philosophique du propos est souligné par une partition musicale dégoulinante qui rappelle les pires moments de la *Symphonie n°9* de Dvorak (*From the New World*), avec ses violons sirupeux. Trait caractéristique du cinéma de Malick, les commentaires en voix off sont chargés de donner du sens aux images et de souligner la profondeur de la réflexion engagée : « Quelle est cette voix qui parle en moi et qui me guide vers le meilleur ? » se demande le capitaine Smith en cheminant dans la forêt virginale de la Virginie. « Qui es-tu ? » répond régulièrement à « Qui suis-je ? », quand les héros s'enlacent, se quittent, se retrouvent et se perdent. Si la question est essentielle, surtout quand il s'agit de la rencontre en deux êtres et entre deux mondes, la manière de la poser manque cruellement de finesse. Ce n'est surtout pas Colin Farrell, presque aussi mauvais ici que dans l'*Alexandre* d'Oliver Stone (2005), qui peut rattraper le coup : avec son air de Droopy mal peigné, il porte sur les fabuleux paysages du Nouveau Monde et sur les courbes gracieuses de Q'orianka Kilcher le même regard inexpressif. Quand il lui prend la main au bord de la rivière, on s'attend presque à l'entendre dire : « You know what ? I'm happy ».
- 6 Dans tout ce fatras *new age*, il reste heureusement des images (ce qui pour un film est sans doute l'essentiel), comme cette vision apocalyptique d'une Jamestown sordide et souillée qui

représente aux yeux des conquérants la civilisation face à la barbarie. Encore une fois, la question est la bonne : « De quel droit ? », mais la réponse laisse à désirer car elle repose sur une pensée manichéenne où les Amérindiens sont tellement idéalisés qu'ils en deviennent inhumains et presque a-humains. Quant aux lourds symboles qui scandent le film, ils sont parfois réservés au seul public nord-américain, comme cette brève vision d'un aigle à tête blanche, oiseau emblème des États-Unis, entravé par une chaîne et que le roi Jacques I<sup>er</sup> brandit fièrement quand il reçoit Pocahontas à la cour...

7 Le mythe de Pocahontas semble désormais usé jusqu'à la corde. Qui aura le courage de mettre en scène l'autre femme, beaucoup moins consensuelle, qui incarne à la fois la défaite des Amérindiens, le triomphe des Espagnols et le métissage des Amériques ? La Malinche attend toujours son Disney ou son Terrence Malick.

---

### ***Para citar este artículo***

Referencia electrónica

Alain Musset, « Le Nouveau Monde », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Imágenes en movimiento, 2006, Puesto en línea el 11 avril 2006. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index2223.html>

---

### ***Licencia***

© Tous droits réservés

---

***Licence portant sur le document*** : © Tous droits réservés

***ndlr*** : Avec l'autorisation des Cafés géographiques : [http://www.cafe-geo.net/article.php3?id\\_article=802](http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=802).